



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

L'Eburonade En Vers Burlesques

Hansotte <Abbé>

Visé, 1791

Chant Sixieme.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48515](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48515)

CHANT SIXIEME.

LE beau blondin de sa dorure
Du lys négligeoit la frisure :
C'étoit pour la seconde fois
Depuis date de dix-sept mois.

Le bel œuillet, & l'anemone
Dormoient sur le sein de Pomone :
Cette Déesse n'auroit pas,
Par la vertu de ses appas,
Ni par toute son énergie,
Oté ces fleurs de léthargie ;
Tant la nature patiffoit
Des sottises que l'on faisoit.

Ce fut après ce long espace
Que notre sort changea de face :
Alors Constantin, réveillé,
Se trouvant tout émerveillé,
Fit rapport au surveillant frère,
De son voyage en l'atmosphère.
Puis, dit-il, que vois-je partout ?

Froides glaces, vingt-deux d'Août,
Et de la neige en ces vallées,
Comme au plus haut des pyrenées!

Vous êtes feize mois plus loia
Que vous n'étiez sur le chemin,
Lui dit le frère, & votre absence
Dut avoir cette patience.
Votre triste position
Méritoit cette vision,
Qui fut toutefois très-réelle,
Permise à votre ame immortelle
Par le transport de votre ami:
Qui vous protégeoit loin d'ici.
De joie, à ces mots, il succomba,
Puis à ses pieds, par terre tomba:
C'étoit l'Evêque Maximin,
Jadis, à Treves, bon chrétien,
Qui reçut, chez lui, l'Athanase,
Qui jamais ne fut un viédase.
O très-grand saint du Paradis!
Instruisez moi de mon Pays,
Dit-il, dont toute jouissance
Vous donne grande connoissance,
De ma houlette le voleur,

De mes brebis le destructeur
 Ne cesse-t'il, pas le ravage ?
 A-t'il encor peste de rage ?

Asséyez vous dit Maximin,
 Et prenez un doigt de ce vin ;
 Chassez toute mélancholie ;
 Prenez aussi cette ambroisie :
 Puis cet illustre pelerin,
 Ayant chassé tout le chagrin
 Que lui causoit la maladie,
 Qui ravageoit tant sa Patrie ;
 Lui dit : après votre départ,
 Un Loup, un Tigre, un Léopard,
 Saccagea votre bergerie
 Qu'il désiroit annéantie.
 Car, par un sortillège affreux,
 Chacun favorisa ses vœux.
 Dame vengeance, en fut la cause,
 L'intéret en doubla la dose.
 Celui-ci, c'étoit mon cousin ;
 Nous en ferons un échevin,
 Puis il épousera ma fille,
 Et nous n'aurons qu'une famille.
 Celui-la, c'étoit mon compère,

Il fera dans le ministère,
 Ou, tout au moins, de cordonnier
 Il va devenir officier :
 Puis après, par sa gentillesse,
 Nous choisira belle gendresse ;
 Mamselle-ci, mamselle-la,
 Non, non, c'est trop peu de cela :
 Un officier, je m'imagine,
 Mérite bien femme de mine.
 Le marchand, même avec raison,
 Louoit la Révolution.
 Mais pourquoi donc ce personnage
 Vantoit-il ce sublime ouvrage ?
 C'est qu'un jour, non c'étoit la nuit,
 De ces gens qu'à présent on fuit
 Devoient, dit-on, chez lui se rendre
 Pour aller le piller & prendre
 Sa marchandise & ses écus,
 Et même faire encore plus ;
 Car, dans leurs feux patriotiques,
 Ils aimoient les preuves physiques ;
 Or qui fait si la liberté
 Ces messieurs n'auroit pas tenté
 A faire, suivant leur système,
 Ce qu'on défend dans le carême ?

Enfin, mon fils, tous les esprits
Du changement étoient épris :
Car chacun crut, sans aucun doute,
Avoir part à cette deroute.
Quand à la citadelle on fut,
D'autres se mirent à l'affut,
Pour s'enrichir de sa dépouille.
Le grand gain souvent nous chatouille.
Vraiment ils s'y prenoit fort bien ;
Car qui ne risque rien n'a rien.
Ainsi ces hommes, sans pareilles,
Se figuroient mons & merveilles ;
Faisant en espagne châteaux,
Qui disoit-on, seroient fort beaux.
Mais, par ma foi, c'est bien dommage !
Un jour crouler devoit l'ouvrage.

Le brave & généreux Bucwal
Ne montera plus à cheval ;
Ménacé d'être à la potence,
Il est péri de sa souffrance.

Quelques uns de noms superflus
Ont été d'honnêtes pendus.

Les

Les uns, l'épée en leurs fressures,
Ont péri par des mains parjures.

Certain Curé, depuis un an,
Pour prêcher fut mis au carcan.

Plusieurs, sans tambour ni trompette,
Prirent la poudre d'escampette.
Ils agirent en gens prudens,
Car ils n'auroient plus mal aux dents.

Puis des loups, remplis de venin,
Pouffèrent l'excès bien plus loin :
J'appelle loup, l'homme barbare,
Qui, pour avoir de l'or en barre,
A tout peut exposer son sort ;
Même s'il faut causer la mort,
Sa main sanglante est toujours prête ;
Sans qu'au monde rien ne l'arrête.
De ces gens, capables de tout,
Qui portoient la terreur partout,
Se disoient il faut, sans attendre,
Affaîner ces gens à pendre.

Mais ce qui m'étonne le plus,

F.

C'est que nombre de ces perdus
Attaqués d'une rage extrême,
Sans même avoir aucun système ;
Sans savoir pour quoi ni pour qui ;
Eussent tué leur propre ami :
Tant grande étoit l'effervescence
De votre peuple en sa démence.

On vit aussi qu'un Etranger,
Souhaitant d'être leur Berger,
Faisoit souvent la régalade
A ceux qui donnoient bastonade ;
A celui-ci promettant ça
Verfoit à boire à celui-la ;
A la santé de sa famille ;
Notamment de sa belle Fille :
Et pour bien engeoler son monde
Avoit science très-profonde ;
Il visoit le maître éveillé,
A jouer au roi dépouillé :
C'est pourquoi de sa courtoisie
Il honoroit la bourgeoisie ;
Moyennant ce jeu coloré
De chacun étoit adoré ;

Même imaginoit sans attendre
Avoir le droit de tout prétendre

Le Sire à fourrer en l'étui
Que l'on nomme Calibistri,
En inspirant tout le ravage,
Empêcha sac & le pillage;
Et passa pour être sauveur
Parmi le comble de l'horreur

Un autre en allumant sa pipe,
S'en est allé chez saint Philippe,
Prena t la poste avec un œil,
Emmailloté dans un cercueil.

On vit cinq à six cens vauriens
Vagabonder sur les chemins,
Pillant maisons & métairies,
Les couvents & vos bergeries.

On obligea les gens d'honneur
A donner tête dans l'erreur;
Pour qu'ils dérangent leurs fortunes
Par exactions importunes.

Alors advint que certain Sire,
Dans beaucoup de Couvents, fut dire
Que de l'Etat étant l'Agent,
Il venoit pour toucher argent.
Les uns donnent une couronne :
Là, nous n'en donnons, à personne.
Cependant, tout en cet état,
Par infortune, on l'arrêta.
Pour cet humain quelle aventure;
On reconnoît son imposture.
Au reverbère! se disoit-on,
Oui, oui, dit l'un, l'autre dit non.
Tant qu'à la fin, pour la potence,
De quelques uns c'est la sentence.
„ Hélas! dit-il, mon triste sort
„ Me fait condamner à la mort!
„ Eh pourquoi donc vouloir me pendre?
„ Par ma foi je veux m'en défendre :
„ Car ce que j'ai fait en petit,
„ En gros par les autres se fit.
Cela l'exempta de la corde;
Car sa grace chacun accorde :
Et de la vie on lui fit don,
Pour qu'il pût, dans la prison,
Avec science plus profonde,
Apprendre à mieux jouer son monde.

Puis toutes prédications
Ne se firent qu'en des chansons,
Qu'on croassoit, sans faire éloge,
De ceux qui faisoient gil-déloge.

La fièvre de ces gens perdus,
Pire que le mal-de-Venus,
Leur provenoit de l'air de France
Infecté de la pestilence.

Ce n'est pas tout, des gens d'honneur,
Des Liégeois cherchant le bonheur,
Pour aller entre Sambre & Meuse,
Nomment une brebis galeuse,
Brebis, dit-on, semblable au loup,
Portant l'épouvante par-tout.
Ecureuil, à l'ame chétive,
A la mine rébarbative,
Dans telle affaire, homme d'esprit,
Fut cet humain que l'on choisit:
Car on crut que son éloquence
Pourroit séduire cette engeance.*
Vîte il se rend dans ce climat

* Les Sambrotins.

Que tant par chicane il pluma,
Ils s'en trouvoient d'autres encore
Que cette affaire deshonore.
Ils allerent droit sur Couvin,
Où, parvenus de grand matin,
Ils assemblent chaque famille,
Forains & Bourgeois de la Ville.
En acquit de leur mission,
Ils font cette pétition :

„ Braves Bourgeois, de la Patrie
„ Vous connoissez la pénurie
„ Plus que jamais, en ce moment,
„ Montrez lui votre attachement;
„ Passez force Serments Civiques;
„ Faites des dons Patriotiques;
„ Formez, hors de vos revenus,
„ La somme de deux mille écus:
„ Dans le triste état où nous sommes,
„ Il faut maintes pareilles sommes;
„ Et tous moyens nous sont permis
„ Pour nous procurer des amis.

Ils en auroient dit davantage,
Quand, las de tout ce verbiage,
Un Bourgeois, sachant le latin,
Vint les interrompre soudain :

Pourquoi, dit-il, ce flux de langue,
A quoi sert donc cette harangue ?
Retirez-vous *nescio vos*,
Vous êtes des coquins, des los.
Alors Ecureuil, & pour causes,
Pour passer l'eau troussa ses chausses
Sachant bien que, s'il insistoit,
Coups de canne il attraperoit.
Et que fait-on ? peut-être pire !
Car ces gens n'aiment pas à rire.
Pensant faire ailleurs des exploits
Ils furent dans d'autres endroits.
Vers Chatelet ils cheminerent
Où, sur le soir, ils arriverent,
Remettant à demain matin
Le sujet de tant de chemin.
Tout ce soir ils firent bonbance,
Puis, s'étant bien farci la pance,
Au lit ils vont ensevelir
Tout le vin qu'ils n'ont pu vomir.
Le lendemain, grand mal de tête,
Car on avoit bu comme bête.
On remit la chose au mardi,
Où tout au plus au mercredi :
Puis après, sur l'Hôtel-de-Ville,

Ils font assembler femme & fille,
Le viellard & l'adolescent,
Le père & la mère & l'enfant ;
Or il advint qu'en la féance
Leur arriva mauvaise chance ;
Car, dès qu'ils parlerent d'argent,
Et qu'ils exigèrent serment,
Les bourgeois se mirent en ire,
Et voulurent les déconfire :
Si-bien qu'il leur falut sauter
Tous les degrés sans les compter ;
Gagner au pied, sans leur flamberge,
Qu'ils avoient laissée à l'auberge.
Vers Thuin ils tournent leurs pas
Où, sans doute, ils ne croioient pas
Que, malgré leur mine guerriere,
A coups de pied dans le derriere,
On leur droit, tout uniment,
Messieurs, décampez vite ment.
Assurement que ces belîtres,
Méprisant ainsi les beaux citres
Des Commis de la Nation,
Méritoient bien punition.
Au reste, les fonctionnaires,
N'osant faire les réfractaires,

Priront le meilleur des partis
Et zeste & zeste ils sont partis.
Mais, en sortant, ils blasphémerent,
Ensuite, à Liège, ils arriverent,
Où vîte, à Messieurs de l'Etat,
Ils vont remettre leur mandat:
Et, quittant l'habit d'uniforme,
Au plu-tôt Ecureuil s'informe,
Si, pour oublier son guignon,
Il peut trouver une Dondon,
Puis si-tôt une Ma....elle
Lui conduit charmante Donzelle,
Qui lui goba tous les écus
Qu'à l'Etat il avoit reçus.

